

# Les Images de la mort dans *Les Vers de la mort*

William H. Cannon, Jr.

Hélinant, un brillant seigneur de la cour de Philippe Auguste et écrivain mondain, se fit moine dans le monastère cistercien de Froidmont, en Beauvaisis, après quelques années d'une vie frivole, occupées par le plaisir d'un jeune trouvère applaudi et recherché. Après cette vie complaisante d'un homme du monde, il devint un modèle de piété et de mortification dans le monastère. Quand il n'était pas engagé dans les exercices monastiques, il consacrait tout son temps aux études ecclésiastiques; après son ordination il se livra à la prédication et à l'écriture.

Ce moine est surtout célèbre à cause d'un poème sur la mort, Les Vers de la Mort,<sup>1</sup> qu'il écrivit en français entre 1193 et 1197.<sup>2</sup> L'impression que produisit ce poème "sur les contemporains et l'influence qu'il exerça sur la littérature du moyen âge furent profondes et durables."<sup>3</sup> Selon le témoignage de Vincent de Beauvais,<sup>4</sup> pendant le XIII<sup>e</sup> siècle ce poème jouit d'une très grande vogue et on en fit dans les églises et dans les couvents des lectures publiques. Cette étude va analyser les images de la mort qui figurent dans Les Vers de la Mort et essayer de déterminer leur source d'origine.

Selon les chroniqueurs du temps, les années 1194-1198 furent marquées par "de violentes tempêtes et par des inondations qui détruisirent les moissons, noyèrent un grand nombre de personnes et réduisirent à la famine des provinces entières; dans le peuple courait le bruit que l'Antéchrist était né à Babylone et que la fin du monde approchait. L'année 1194 fut particulièrement terrible pour le Beauvaisis."<sup>5</sup> Dans un temps comme celui-là, la mort régnait partout dans le pays et la pensée de la mort dominait tous les esprits ou presque.

Il y avait ceux pourtant qui ne craignaient plus les menaces de la mort et qui s'en tenaient à la philosophie de "mangeons et buvons aujourd'hui car demain nous mourrons." Ces fous-là risquaient de perdre leur âme dans la mort éternelle, dans la damnation des feux de l'enfer. Seuls les sages redoutaient la mort.

Tu lieves sor toz ta maçue,  
 Ne nus por ce sa pel ne mue  
 Ne ne change son viez usage.  
 Morz, toi suelent cremir li sage:

Or queurt chascuns a son damage: (I, 4-8)

Le moment était bien choisi donc pour Hélinant d'écrire un tel poème dans lequel il charge la Mort elle-même, personnifiée, de faire une tournée édifiante de visites pour inspirer à ses contemporains la crainte salutaire de la mort.

Il veut leur rappeler en les effrayant la puissance de la mort et en même temps la fragilité de leurs personnes et de leurs biens. S'adressant à sa cruelle héroïne, l'auteur passe en revue tous ceux qu'elle doit frapper. Il nomme successivement les personnes de différentes conditions qui répondront à l'appel de la Mort: les bons et les méchants, les riches et les pauvres, les puissants et les faibles; tous seront sa proie. C'est la Mort qui fera le salut des uns et décidera de la perte des autres. Il faut se repentir immédiatement et faire profession de foi en Dieu pour ne pas être pris au dépourvu lorsque la Mort frappe subitement.

Hélinant n'a pas cherché à dissimuler ni à adoucir le côté terrible et repoussant des images qu'enfantaient ses croyances religieuses. Il a essayé au contraire de faire ressortir ce qu'il y a de hideux et de repoussant dans la mort. Il a choisi des peintures vives et des tableaux émouvants pour frapper l'imagination des gens de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Il n'a pas fait une simple allusion à l'idée funèbre mais il a personnifié cette idée de la mort en lui créant une individualité qui tombait directement sous les sens, et dont les yeux, aussi bien que l'esprit, pouvaient saisir la physionomie particulière, le caractère propre, et les attributs spéciaux. Il voulait faire une vive impression sur l'homme par ce personnage redoutable de la mort.

D'abord ce n'est pas la forme d'un monstre ou d'un

démon que prend le personnage de la mort mais plutôt celle de la figure humaine. Elle a de la chair, une bouche, des dents, des mains, des ongles, des jambes; elle parle, mange, marche, court, monte à cheval; elle pratique les métiers des hommes: messenger, chasseur, oiseleur, chevalier, moissonneur, etc. Mais ce portrait physique qu'Hélinant nous peint est imprécis et vague, ce qui laisse à l'imagination la liberté de créer son propre portrait de la mort. Cependant ces quelques détails physiques indiqués dans le poème sont développés de manière à donner un portrait épouvantable de la mort.

La présence physique de la Mort épouvante ceux auxquels elle est envoyée (III, 12). La Mort n'a pas besoin de force ni d'éloquence pour provoquer une réponse de ses victimes; seule sa "espoentant chiere" suffit à les rendre captives (XXII, 4-6). Le visage de la Mort est celui d'une vieille, une figure odieuse (XXIV, 1, 2). Il ne semble pas qu'il s'agisse de représenter la mort dans le poème comme un squelette ou même comme un cadavre qui pourrit. Ces images n'étaient pas inconnues au XII<sup>e</sup> siècle; elles ont une longue histoire que l'on peut retracer depuis le temps des anciens. Ces deux formes apparaissent plus tard dans le moyen âge dans la littérature et surtout dans l'art au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècles.

Il y a quand même quelque chose de ce "macabre", typique de la fin du moyen âge dans le portrait de la Mort et de ses victimes peint par Hélinant. N'est-il pas possible que cette "chair épouvantable" de la mort soit celle du cadavre qui pourrit? Certes c'est une image "macabre" que nous avons des victimes de la Mort, ces vils corps, puants, flasques, bien nourris, bien amollis, "faits de vers et de feu chemise" (XXIX, 10-11; XLVII, 8; XL, 4). Ces images du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle: le spectacle du cadavre, de la charogne, de la bière déclouée, du corps et du visage qui se décomposent, rongés par les vers, elles sont toutes ébauchées dans Les Vers de la Mort.

Au moyen âge la mort physique était considérée comme la plus atroce des souffrances. Il y a dans ce poème l'image des corps enveloppés dans leurs linceuls dont la Mort a cousu les manches avec son aiguille (X, 10-12), ensevelis sous une couche de terre (XXXI, 4-5) dans

la bière que la Mort leur apporte (XXII, 10-12), et plus tard lorsque l'on les déterre et les jette dans les charniers où ils deviennent cendres (XX, 9) sous la pluie et la sécheresse que la Mort fait tomber sur eux (XXIX, 1-4). Tout ce que la Mort touche meurt, pourrit, et sèche. Il ne manque pas dans ce poème des portraits de cette Mort qui fait "biauté devenir fiens" (XVII, 12), dignes du terme "macabre" employé à la fin du moyen âge.

Il y a aussi dans certaines images de la Mort un peu de la prédilection des chrétiens de la période byzantine et du moyen âge pour ces compositions tragiques et effrayantes, ces types monstrueux et fantastiques employés dans l'architecture romanesque. Ces mains qui saisissent les hommes et ne les relâchent pas (XV, XXXI), ces ongles qu'elle fiche profondément dans les riches (XLII), ou ces dents qu'elle fiche dans les hommes et avec lesquelles elle mange tout le grain que l'on a moulu et ammassé, tout rappelle les monstres qui dévorent les hommes et les femmes sur les chapiteaux des églises romanes. La Mort de même embrasse et enlace l'âme (V, 10, 11). On peut facilement s'imaginer cette Mort qui mange et avale les âmes. En choisissant ce caractère si redoutable pour représenter la mort, le poète augmente la terreur qu'une telle puissance peut inspirer.

C'est toute une série d'images, de personnifications de la Mort que nous avons dans le poème. Il y a une grande variété de sujets qui se suivent sans aucun ordre et qui se mêlangent souvent les uns avec les autres. Ce sont les attributs spéciaux de la Mort, plus que ses caractères physiques, qui donnent à l'image ses significations particulières. Les symboles ou les emblèmes qui accompagnent la Mort, principe destructeur de l'univers, sont presque tous des armes qui tranchent ou qui assomment ou celles d'un chasseur pour attraper sa proie: la massue, le maillet, la faux, la flèche, l'arc, le couteau, le rasoir, la fronde, le rets, la nasse, le filet, etc.

Hélinant connaissait bien la littérature classique et il aurait pu s'inspirer de ces sources classiques où un grand nombre de ces armes figuraient comme emblèmes de la mort. Il est plus probable qu'il a trouvé la source de presque toutes ses images de la mort dans la

langue métaphorique de l'Écriture Sainte. Suivant les textes de Romains 5:12 et 6:23, la Mort d'Hélinant est entrée dans le monde par le péché originel (XIII, 1, 2).

Il y a partout dans le poème des images qui représentent la Mort comme un chasseur à l'affût, qui guête sa proie, ses victimes qui sont les hommes. La Mort est représentée toujours comme une force active, agressive qui peut prendre le rôle d'un moissonneur, d'un voleur, d'un oiseleur, d'un pêcheur, d'un chasseur ou d'un guerrier. Ce sont ces quatre derniers motifs qui sont les mieux développés. Ils dominent le poème. Ces figures apparaissent dans vingt-quatre au moins des cinquante strophes du poème.

On trouve fréquemment dans la langue métaphorique de la Bible cette image de la Mort représentée comme chasseur, armé d'un arc, d'un couteau et de filets, qui tend des pièges pour sa proie. La Mort chasse les hommes comme le chasseur poursuit les animaux. Elle guette les sentiers où les hommes vont habituellement se souiller (III, 9, 10). Elle connaît les mauvaises voies que suivent les hommes qui ne font plus attention aux lois de Dieu et elle arpente ces sentiers impitoyablement, tombant sur sa proie inopinément (VII, 7-8). Ses armes, "son arc qui ne faut" (VIII, 5), sont rapides et tranchantes et elles ne manquent jamais leur proie. Le long de ces sentiers que fréquentent les hommes, la Mort tend des pièges pour les attraper: "Morz, qui nos as toz pris al laz" (V, 1). On parle souvent dans la Bible de ces "lacs" ou "pièges" de la Mort (Psaumes 18:5, II Samuel 22:6) dans lesquels sont pris tous ceux qui ne se sont pas repentis. Nous lisons à propos du méchant dans Job 18:7-11: "Malgré ses efforts, il tombera. Car il met les pieds sur un filet, il marche dans les mailles, il est saisi au piège par le talon, et le filet s'empare de lui. Le cordeau est caché dans la terre, et la trappe est sur son sentier. Des terreurs l'assiègent, l'entourent, le poursuivent par derrière." Il en est de même chez Hélinant. L'homme doit se tenir sans cesse sur ses gardes et se méfier des pièges dressés pour lui par la Mort: "Or se gardent de tes engins" (XVII, 9).

La Mort emploie d'autres armes encore plus affreuses pour tuer l'homme. Quoi de plus épouvantable que cette image de la Mort qui se sert des gorges blanches pour aiguïser son rasoir de chasse? (X, 2, 3; XX, 5, 6). Avec son rasoir de chasse, ce chasseur porte un couteau pour fendre les gorges (XXIV, 10). La Mort traite sa proie humaine comme un animal; ses flèches, son rasoir et son couteau de chasse, tous, frappent tout d'un coup et apportent une mort pénible. Hélinant a sans doute choisi ces images essentiellement dans la Bible pour insister sur le besoin pressant pour l'homme de se repentir car "l'homme ne connaît pas non plus son heure, pareil aux poissons qui sont pris aux pièges; comme eux les fils de l'homme sont enlacés au temps du malheur, lorsqu'il tombe sur eux tout à coup" (Ecclésiaste 9:12). Pour compléter le portrait du chasseur, le poète ajoute le cor de chasse (ou bien de guerre) que la Mort porte pour sonner à ceux à qui elle va rendre visite (VI, 1).

Deux autres images étroitement liées à celle du chasseur sont celle de l'oiseleur; qui attrape les oiseaux avec un filet ou autre piège et celle du pêcheur; qui prend des poissons dans ses filets ou dans sa nasse. La Mort s'arme de trois sortes de pièges dans le poème: le tramail qui est un filet de pêche formé de trois rets superposés et qui peut servir aussi de filet d'oiseleur à trois rangs de mailles; le rets, un filet pour prendre des oiseaux ou des poissons; et la nasse qui est un panier en oisier pour prendre des poissons ou bien de petits oiseaux (XX, 9, 10). La Mort tend ces trois pièges devant l'homme pour l'attraper à l'improviste. La Mort elle-même est "la roiz qui tot atrape" (XXXI, 1). Cette mort est aussi subite, inattendue et le résultat c'est la damnation éternelle de l'âme en enfer. Hélinant pensait ici sans doute à la parabole de Matthieu 13:47-50 où le royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer, ramassant des poissons de toute espèce, les bons pour être sauvés, les mauvais pour être condamnés.

L'image de l'oiseleur se mêle à celle du moissonneur dans la strophe XII où la Mort est figurée armée d'une faux qui coupe les têtes des "faucons et ostoïrs et girfauz" qui s'en volent vers le ciel (XXII, 10-12). Ces trois espèces d'oiseaux de chasse représentent les no-

bles, les grands qui rongent les pauvres, et les serfs. Ce sont ces derniers que la Mort vengera lorsqu'elle abat ces oiseaux en plein vol vers le ciel. Ces oiseaux sont les âmes des hommes que la Mort poursuit, abat et tue. Au moyen âge c'était une croyance populaire que la Mort enlevait non pas seulement le pouvoir terrestre, la beauté et les possessions mais aussi qu'elle pouvait priver l'homme de son salut. La Mort frappe le corps tout d'un coup et enlève l'âme avant qu'elle puisse se repentir de ses fautes (XXIII, 7, 8). Après l'avoir saisie, la Mort tient l'âme en tourment (XXI, 7). Le message donc d'Hélinant à ses contemporains est celui des Proverbes 6:5: "Dégage-toi comme la gazelle de la main du chasseur, comme l'oiseau de la main de l'oiseleur" et Proverbes 22:5: "Des épines, des pièges sont sur la voie de l'homme pervers; celui qui garde son âme s'en éloigne." D'après Hélinant l'homme doit seulement avoir foi en Dieu, se repentir, et faire de bonnes oeuvres et il ne craindra pas la Mort. N'est-ce pas la même leçon que comprennent Proverbes 29:6 et Psaumes 124:7?

Dans cette bataille pour les âmes, la Mort apparaît souvent aussi comme un guerrier qui donne des coups meurtriers aux hommes. Il est souvent question des "assauts" de la Mort dans le poème (VIII, 12; XII, 3; XXII, 7; XXXIV, 8). Cette image d'un guerrier à cheval et armé d'une épée ou d'une massue aurait été très familière aux gens du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles en France. Le champ de bataille dont "la Morz est la fin" (XXXIV, 12), c'est le monde entier. La Mort lève sur tous les mortels son étendard de victoire (XXII, 1-3). Comme un chevalier médiéval, la Mort abat d'un seul coup le roi dans son palais et le pauvre dans sa cabane (XXI, 1-3). Le combat ne cesse jamais car ce guerrier erre toujours sans repos sur le champ de bataille (XXI, 4). Ses armes sont la perrière, une ancienne machine de guerre du moyen âge qui servait à lancer des projectiles et dont la Mort se sert dans la bataille serrée; la fronde avec laquelle elle menace de loin (XXII, 8, 9); et son épée avec laquelle elle tranche l'âme qui est venue "tout nue a la bataille" (XXI, 12). Mais son arme la plus épouvantable c'est la massue avec laquelle la Mort meurtrit l'âme pour l'écraser. Tout le monde tombe sous cette massue:

"Tu lieves sor toz ta maque" (I, 4). L'homme est écrasé comme plâtre, réduit à néant par cette arme redoutable qui "bat le siecle comme toile" (XIII, 4).

La Mort provoque au combat et fait la guerre aux riches et aux puissants qui font souffrir les pauvres et les faibles; à ces deux classes elle réserve tous ses tourments: "Morz, tu defies et guerroies (XLI, 1). C'est comme guerrier monté à cheval qu'Hélinant l'envoie aux cardinaux de Rome (XIV, 1-2). La piqure de l'aiguillon de ce chevalier est plus venimeuse que celle de la tarentule (XXV, 8, 9). Il est très probable qu'Hélinant a pensé à l'image terrifiante du quatrième chevalier de l'Apocalypse, lorsqu'il écrivait ce poème: "Je regardai, et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre" (Apocalypse 6:8).

La Mort d'Hélinant n'est pas simplement une mort neutre, c'est-à-dire la séparation du corps et de l'âme qu'attend chaque homme; elle est aussi celle de la Mort comme représentation du dernier jugement. La Mort est le jugement final de Dieu sur les méchants de la terre. Après sa mort physique, l'homme doit braver une expérience plus terrible, celle du jugement: "Tuit attendons comunement / Primes mort et puis jugement" (XLIX, 1, 2). La Mort n'agit pas seulement comme le messenger envoyé par Hélinant pour avertir ses amis mais elle est le messenger de Dieu lui-même qui erre toujours sans repos: "Por chascun semondre a son jour / De paier Dieu trestot son droit" (XXI, 5, 6). Elle représente la volonté de Dieu mais elle se réserve une certaine liberté dans le choix de ces âmes qui seront sauvées et de celles qui seront damnées en enfer: "Morz seule set et adevine / Com chascuns est a droit proisiez" (XXXIII, 11, 12). Avant d'être jugée par Dieu, l'âme doit être choisie par la Mort pour mourir. Après s'être séparée du corps, l'âme lit dans le livre de la mort quelles sont les conditions nécessaires au salut (XI, 2-5). Nous avons ici dans le poème une scène du jugement dernier dans l'Apocalypse: "Et je vis les morts, les grands et les petits qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et



un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de la vie. Et les morts furent jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui était dans ces livres" (Apocalypse 20:12). C'était une figure horrible pour les gens du XIII<sup>e</sup> siècle que la Mort qui avait le pouvoir de déterminer le sort des hommes. Hélinant fait allusion plusieurs fois au pont qu'on représentait comme menant au paradis et qui était infranchissable aux pécheurs qui tombaient du pont dans le fleuve de l'enfer (X, XLVII, XLVIII). "Le jour amer de la mort" (VIII, 7) la Mort assaillit l'âme en lui ôtant les planches du pont menant au paradis et l'entraîne en enfer. La Mort prend ici le rôle du geôlier qui garde l'âme dans sa prison "tenebreuse et noire / O nul ne recuevre sa perte" (XLVI, 11, 12).

Hélinant se sert de l'idée classique et biblique de la mort comme un moissonneur: "Tu entreras au sépulcre dans la vieillesse comme on emporte une gerbe en son temps" (Job 5:26). Une des armes de la Mort c'est la faux, symbole de la brièveté de la vie; elle l'emploie pour tuer l'homme. Un autre attribut de la Mort est le tamis. C'est une image frappante que crée le poète lorsqu'il peint la Mort qui blute les âmes comme la farine pour séparer les bonnes des mauvaises, celles qui seront sauvées de celles qui seront damnées (IV, 10-12). Et plus tard il nous dit que la Mort sépare paille de grain, bran de farine, les mauvaises âmes des bonnes (XXXIII, 8). On trouve une idée semblable dans l'Evangile de Matthieu où Jean-Baptiste parle au Christ du Saint Esprit: "Il a son van à la main; il nettoiera son aire et il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point" (Matthieu 3: 12) et dans la parabole de l'ivraie dans le champ où "le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les fils du royaume; l'ivraie, ce sont les fils du malin; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; la moisson, c'est la fin du monde. . . . Or, comme on arrache l'ivraie et qu'on la jette au feu, il en sera de même à la fin du monde" (Matthieu 13:38-40). De même que la Mort sépare la paille du grain, le bran de la farine, elle sépare les purs vins des faux vins, ce qui représente les âmes pures et les âmes souillées: "Et l'ange jeta sa faucille sur la terre. Et il vendangea la vigne de la terre, et jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de

Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville; et du sang sortit de la cuve, jusqu'aux mors des chevaux, sur une étendue de mille six cents stades" (Apocalypse 14: 19-20).

Hélinant représente la Mort aussi comme un meunier qui s'arme d'un maillet pour moudre le blé. Avec cette arme la Mort réduit l'homme en poudre, au néant par des coups successifs: "Qui par lonc mal le sés piler" (X, 8).

Tout ce qu'il y a de ténébreux, de furtif, et de mystérieux dans le personnage de la Mort est bien montré par le poète dans le portrait du larron. Hélinant demande à la Mort d'aller comme un voleur dans la nuit et de frapper l'endormi dans son plaisir avant qu'il ait eu le temps de se raser (XXIII, 10-12). La Mort vole l'âme et l'emporte pour être jugée par Dieu. Il y a plusieurs passages dans la Bible où le jour du jugement vient comme un voleur dans la nuit (II Pierre 3:10; I Epître aux Thessaloniens 5:2) et le Christ lui-même dit qu'à la fin du monde "je viens comme un voleur" (Apocalypse 16: 15) et "Si tu ne veilles pas je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi" (Apocalypse 3:3).

La Mort "sait dénuer les riches" (III, 3) en ôtant leur plaisir, c'est-à-dire leur richesse (XVII, 11) et les laisse dans la misère (X, 6). Elle vide la bourse même de l'évêque (XVI, 12). Enfin, il n'y a personne qui ait des biens, qui soit à l'abri des assauts de la Mort car elle "rase tous ceux qui ont quelque chose à prendre" (XX, 6). La leçon ici c'est que ceux qui ont joui des honneurs et des biens de la terre iront tous en enfer.

Dans l'Ancien Testament Dieu fait connaître sa volonté souvent en tirant au sort: "On jette le sort dans le pan de la robe, mais toute décision vient de l'Eternel" (Proverbes 16:33). Dans les Vers de la Mort la Mort est fréquemment figurée comme un joueur qui tire au sort pour déterminer le destin des âmes. En fait, la Mort est de l'avis que cette lutte, cette bataille, ce combat pour les âmes n'est qu'un jeu où elle s'amuse (IV, 8, 9). Elle ne s'intéresse qu'à ceux qui ne la craignent pas, à ceux qui la défient et à ceux qui n'ont pas peur de Dieu. Ce sont eux qui l'excitent et c'est

vers eux qu'elle se dirige en premier lieu (XXIX, 7-9; XXIII, 1, 3). Pour les religieux qui passent leur vie à se préparer à la mort dans la crainte de Dieu, aucun des jeux de la Mort ne peut les faire tomber (II, 7-12). Mais elle enchante comme sorcière et elle trompe tous ceux qui ne craignent pas Dieu: "Qui te poutines de lui guiler" (X, 7). Ces méchants n'auront jamais de chance car quant ils jettent les dés pour déterminer leur sort: salut ou damnation, les jeux sont déjà faits! La Mort a pipé les dés qui n'ont que des as et des deux. Ses victimes jetteront toujours des coups infirmes, insuffisants pour gagner contre la Mort (XV, 8, 9). La Mort ne perd jamais car elle ne peut faire un mauvais coup: "Qui nul gieu ne pert par mestraire" (XXVIII, 6).

La Mort joue un autre jeu très connu au moyen âge, celui des échecs. Elle continue cette bataille ("aves") avec les âmes jusqu'à ce qu'elle leur ait fait échec et mat: "Tant qu'aves les ait faiz o maz" (V, 9). Quelque jeu que l'on essaie, le résultat est toujours le même pour l'homme pécheur: il perd sa vie par un coup pénible et gagne les ténèbres ardentes de l'enfer (XXIV, 10-12). C'est un jeu pour tout détruire sans jamais rien restituer (XXVIII, 2-3).

Pour faire un des portraits les plus puissants et les plus terrifiants de la Mort qui existent dans la littérature française, Hélinant a puisé ses images de la Mort en grande partie dans l'Écriture Sainte. Tous ces portraits peints par l'auteur représentaient pour les hommes de son temps, riches ou pauvres, nobles ou serfs, puissants ou faibles, des aspects de la vie quotidienne: la moissonneur, le chasseur, le guerrier, l'oiseleur, le larron, le joueur, le pêcheur. Ce sont donc des images dont ils comprenaient facilement le sens et la leçon didactique qu'elles portaient.

<sup>1</sup>Hélinant, Les Vers de la Mort, SATF, vol 83, 1905. (Les numéros des vers cités sont ceux de cette édition).

<sup>2</sup>Ibid., p. xv.

<sup>3</sup>Ibid., p. iii.

<sup>4</sup>Vincent de Beauvais, Speculum historiale, XXXIX, p. 108, (cité dans SATF, vol. 83, p. iii).

<sup>5</sup>SATF, vol. 83, p. iii.



des pour de Dieu. Ça s'est sur les 144. P. 144. 144. 144.